

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DU DOCUMENT
Éditions Philippe Picquier

Nosaka aime les chats

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Le Dessin au sable
Les Pornographes
La Tombe des lucioles
La Vigne des morts sur le col des dieux décharnés

Titre original : *Wagahai wa neko ga suki*

© 1998, Akiyuki Nosaka

© 2016, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Edition française publiée avec l'autorisation de Akiyuki Nosaka,
par l'intermédiaire du Bureau des Copyrights Français, Tokyo

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : Dessins de l'auteur © Akiyuki Nosaka

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-1141-7

NOSAKA Akiyuki

Nosaka
aime les chats

Traduit du japonais
par Jacques Laloz



Éditions
Philippe Picquier

Mon premier chat, Dada

Enfant, je n'avais que des chiens dans mon entourage immédiat. Envers les chats, j'avais un préjugé, un peu comme les gamins vis-à-vis d'un plat auquel ils n'ont jamais goûté, je ne peux pas dire que je les maltraçais, je n'en avais même jamais touché un seul. Il n'y en avait pas non plus chez mes petits camarades.

Printemps 1947, période de privations, nous avons perdu notre maison dans les bombardements, trouvé refuge dans la banlieue d'Osaka. Là, chez les fermiers dont les affaires étaient florissantes, le dernier chic était d'avoir des pointers, sans qu'on sût d'ailleurs où ils se procuraient les chiots.

Les chiens que j'avais eus à Kôbe étaient tous des bâtards : l'un d'eux, de petite taille, que nous dûmes faire piquer en 1942, répondait au nom de Bell. Ensuite, avec la guerre qui s'intensifiait, les chiens se firent rares en ville, jusqu'à disparaître tout à fait de notre vue. Néanmoins, quand survenait un raid de bombardiers, on percevait des

abolements au loin, comme si ces bêtes retenaient leur souffle aux confins de la ville.

Les pointers étaient tenus en laisse dans la cour des fermes. C'est aux alentours du moment où j'aperçus leurs silhouettes détonantes dans ce genre de décor qu'un chat errant fit son apparition dans ma vie. Chez le camarade à qui j'étais venu rendre visite, j'eus la surprise de découvrir cet animal tout proche, dirigeant vers moi un regard de travers. Ventre creux comme je l'étais, je n'avais rien à lui donner à manger, mais je m'approchai, foulant ce qui semblait être son territoire de chat, je le cherchai du regard, sans vraiment d'intention. J'ignorais quel était son nom. Six mois plus tard, comme il avait été décidé que nous quittions Osaka, je vins chez mon ami pour lui faire mes adieux, lorsque l'animal arriva. Mon ami avait décrété qu'il s'agissait d'un mâle.

Je partais en pensant ne jamais revenir, et nous marchions tous deux en direction de la gare lorsque je m'avisai que Maître chat de gouttière nous suivait. Que ce soit une habitude de chien, je le savais, mais ne dit-on pas que dans la gent féline on n'en fait qu'à sa tête et on se tient à carreau avec les inconnus ?

Il gardait ses distances, se dissimulait dans l'ombre d'une baraque pour réapparaître en haut d'un mur, et lorsque nous arrivâmes dans la grand-rue, je le vis se laisser tomber résolument sur son derrière et entreprendre de lustrer sa

robe. De mon côté, quelque peu ému, je voulus lui faire une manière d'adieux mais je n'avais pas fait deux pas que déjà il s'était carapaté.

Trois ans passèrent, je retournai au village, lequel avait entre-temps acquis le statut de ville. Malade, mon ami était hospitalisé. La situation familiale faisait qu'il ne recevait guère de visites, devinai-je. Je me rendis chez lui afin de chercher des livres qu'il m'avait demandé de lui apporter, tombai sur ce fameux chat, devant sa chambre. Tous ses poils étaient à présent cendrés et il s'était passablement arrondi, ce que j'attribuai au fait qu'on trouvait plus aisément à se nourrir.

Il ne m'accorda pas un regard ; impossible, cela va sans dire, que mon ami le garde près de lui à l'hôpital, mais il serait sans doute content si je le lui amenais, songeai-je, même si je ne voyais pas clairement quel genre de relation les unissait.

Cette fois, le chat ne me suivit pas. Si cela n'alla pas plus loin entre lui et moi, je peux néanmoins dire que ce fut la première fois que je m'intéressai à un chat pour ce qu'il était, un chat. Par la suite, la vie normale ayant repris son cours, j'ai adopté de nouveau des chiens, et seulement des chiens, jusqu'à ce que, il y a quinze ou seize ans, cédant aux prières de mes filles, je recueille un himalayen.

C'était ma première expérience et je ne savais pas comment m'y prendre. Dada, c'est le nom que nous lui avons donné, disparut dans la maison à je ne sais combien de reprises ; chaque fois,

panique générale. Encore tout menu, il se glissait par les interstices les plus étonnants dans les endroits les plus improbables, puis resurgissait tel un ninja, indifférent à l'émotion qu'il provoquait chez les humains, lapait son lait et s'endormait d'un coup.

Vint pour lui le moment de prendre femme. De quelque quatre mois plus jeune, Anju était elle aussi une minuscule boule de poils. Notre mâle Dada ignorait que c'était là sa future compagne, lui témoignait beaucoup d'attentions, se couchait gentiment à son côté. Passons sur l'affolement qui fut le sien lorsque sa protégée se mit à le téter...

Je suis tenté d'estimer à pas moins de quinze ou seize les petits nés des amours de Dada et d'Anju. Nous n'avons gardé qu'une femelle, tous les autres ont été donnés. Là-dessus, heureux événement entre Dada et sa propre fille. Rebelote ensuite avec celle qui n'était autre que sa petite-fille, enfin avec son arrière-petite-fille, comme quoi il multipliait sa progéniture à l'instar d'un dieu de l'Olympe. Fût-ce de mettre trop de cœur à l'ouvrage, arrivé à sa septième ou huitième année, il prit un brutal coup de vieux, la fière crinière léonine qu'il arborait jusque-là se raréfia à l'arrivée de la saison froide, la chassie envahit ses yeux, sans pour autant qu'il perde de son énergie à défendre son territoire.

Un matin de février de je ne sais quelle année, Dada, désormais le plus souvent dans mon

bureau, manifesta activement l'envie de sortir de la maison. Dehors, le sol était couvert de neige.

Si, comme dans la chanson ancienne, les chats, aux jours neigeux, demeurent confortablement blottis sous la table chauffante, les volumineuses boules de poils que sont les himalayens s'en donnent à cœur joie dehors en jouant les chasse-neige.

Dada se distinguait particulièrement par son amour de la neige. Avec l'idée de le laisser sortir, je jetai un œil vers lui, il me renvoya un regard insistant. J'eus alors la révélation : il voulait chercher un endroit où mourir. J'aurais pu le laisser à la maison, mais j'assumai et poussai la porte vitrée.

Il s'éloigna sur la neige peu abondante sans cesser de regarder par-dessus son épaule, disparut derrière un massif de fleurs, pour ne plus revenir.

Les animaux, dit-on, sentent venir la fin avec sérénité, ils se dissimulent pour mourir en sorte de ne pas laisser leur cadavre exposé à la vue de tous. J'ai fait deux fois cette expérience avec mes chiens. Cependant, bien que la comparaison soit malvenue, c'est Dada qui s'est montré le plus beau et courageux, le plus déterminé à l'heure fatidique. Quant à Anju, elle ne tarda pas à le suivre : renversée par une voiture, elle fut heurtée à la tête, revint toutefois jusqu'à la maison, et là, bascula sur le flanc.

Aujourd'hui vivent sous ce toit cinq chats et une chienne. Si cette dernière est un husky démonstratif en diable, ce qui n'est pas pour me déplaire,

mes himalayens offrent pour leur part un large éventail de caractères et de tailles. Les chattes sont des mégères typiques. Quant aux mâles, bien que râblés, ils paraissent plutôt faiblards. Ils sont en permanence dans les jupes de ma femme, peut-être sont-ils dans l'air du temps. Peu amènes à leur endroit, mes filles les traitent de « fifils à maman ». Pour ma part, j'ai plaisir à les voir dormir affectueusement serrés les uns contre les autres, ou se bousculant sur la table de la cuisine dans l'attente de quelque chose à manger. Je m'oublie chaque fois à sourire. Par ailleurs, deux chats errants vivent aussi à l'extérieur. Je soupçonne l'un d'eux de se faire entretenir à mi-temps en divers endroits du quartier, car lorsque, surgi à l'improviste d'un de ses endroits dont il a le secret, il m'aperçoit, il se met à lisser son poil, l'air un brin embarrassé.

Tout fifils à maman qu'il est, l'un de nos mâles entend vraisemblablement afficher qu'il est chez lui en épandant son odeur partout dans la maison, tout objet nouveau qu'il découvre sur le sol bénéficie de ce traitement. Un ballon de rugby à demi dégonflé me fait un oreiller idéal pour ma sieste. Si je commets l'étourderie de le laisser ensuite sur place, je le retrouve inmanquablement compissé. Depuis cinq ou six ans, j'ai cessé de perdre mes cheveux en haut du crâne, peut-être, me dis-je, que ce qu'il dépose dans le creux de ce ballon-urinoir possède des vertus anticalvitie. Si tel est le cas, voilà qui serait tout bénéfique.

La demeure des chats

Jusque voici quarante ans, l'énergie de l'archipel était supportée souterrainement par son industrie houillère et sa main-d'œuvre de gueules noires fut logée dans des corons appelés *tanjû* à partir du milieu des années 1930 : maisons basses en bois, « 2 pièces-cuisine » dirait-on aujourd'hui. Un habitat qui laissait pour le moins à désirer, au sein duquel j'ai eu brièvement l'occasion de travailler, tandis que le charbon entamait son déclin, dans une modeste mine du Chikuhô, le bassin du Kyûshû le plus tôt guetté par les fermetures.

J'ignore ce qu'il en était durant la période de pleine prospérité, mais ce qui me frappa le plus dans ces logis aux murs effondrés et aux nattes éventrées, ce fut leur population de chiens et de chats, ainsi que les étagères à bonsaïs. Quand j'aurai dit que c'étaient là les seules distractions du lieu, j'aurai tout dit, quoi qu'il en soit, j'avais l'impression que chiens et chats étaient l'objet de soins de toute la communauté, les chats tout

spécialement, qui se dissimulaient partout alentour, des vagabonds qui révélaiient un fort taux de métissage de ce qu'on nomme persans de race et dont j'apercevais les silhouettes empreintes de distinction, quoique dégageant une impression de bêtes fauves, sur les toits comme dans les venelles de cette dévastation qui avait été une petite ville, une présence surprenante non pas tant par son incongruité que par ce qu'elle évoquait de détresse chez ceux dont le sort était désormais jeté, et pour eux, matin et soir, des vieillards, étonnamment nombreux comparés à ceux de la cité voisine, déposaient à manger à endroits fixes. Aux restes traditionnels de repas se mêlaient souvent des nouilles.

Arriva la fermeture du puits, le chômage pour tous les travailleurs, aggravé encore par la nécessité d'évacuer le logis. Finalement, bon nombre bénéficièrent de l'aide sociale, de l'aide au logement, et partirent vivre en ville. Impossible de garder un animal quand on vit en appartement, qu'allaiient devenir leurs chiens ou chats après leur départ, il n'existait aucun endroit à proximité où l'on voudrait bien leur donner des restes de repas. Les chiens avaient toujours la possibilité de s'en aller, d'errer dans la nature, les chats, en principe, resteraient sur place. Les humains de toute cette région du Chikuhô, il est vrai, étaient confrontés à quantité de problèmes d'une autre gravité et il n'y avait personne d'autre pour se

préoccuper d'eux, mais une fois la mine fermée, je me rendis à plusieurs reprises dans les anciennes habitations désormais totalement désertées par leurs anciens occupants, et si je trouvais moins de chiens, en revanche, les chats demeuraient tels que je les avais connus, discrets et bien portants. Même pas amaigris. Le poil bien lustré, comme chez eux dans les courées où il n'y avait plus ni portes, ni *shôji*, ni nattes, ni *fusuma*. Par-ci par-là, des restes de pâtée déposée peu avant. On m'apprit qu'elle était préparée par un vieillard, ancienne gueule noire au chômage, ou plutôt subsistant de l'aide sociale, qui s'oubliait dans l'alcool toute la sainte journée et venait à vélo jusqu'à son ancien logis une fois par jour, sans jamais y manquer.

A la même époque, je m'envolai pour Rome. Si la ville a longtemps été dépourvue de métro, me dit-on, c'est que partout où l'on creuse, on tombe sur des vestiges antiques. Or, un tronçon venait de voir le jour : le Forum. Piliers, sols, autels, toutes constructions de pierre rappelant la splendeur antique, enfouies sous la surface, donc passablement plus bas que le niveau du sol actuel.

L'endroit était peuplé d'une multitude de chats. Au dire de quelqu'un du cru, les Romains ne sachant comment se défaire de leurs compagnons à poil venaient les y déposer, et comme les touristes leur donnaient à manger, leur nombre ne cessait de croître. L'endroit grouillait de

siamois, de chinchillas, de persans, d'abyssiniens, probablement achetés en animalerie – boutiques encore peu répandues même à Tôkyô voici une trentaine d'années –, bref, des bêtes de prix. Chez les singes, par exemple, les mâles s'affrontent souvent pour le poste de boss, mais cela ne semblait pas se produire chez les chats romains, du moment qu'ils avaient à manger. Les uns et les autres vivaient là nonchalants, dépourvus de cet aspect triste voire désemparé que présentent les chiens abandonnés.

Il y a six ans, une certaine municipalité entreprit de réaménager un îlot de maisons vétustes serrées les unes contre les autres. Alléguer la revalorisation sonne toujours bien, mais en fait il s'agissait pour les autorités de faire main basse sur les terrains et d'expédier les habitants dans des tours pour tirer le parti le plus efficace des sols libérés. Là aussi, il y avait toute une colonie féline. Personnellement, j'avais déjà des chats chez moi, je connaissais les corons, le Forum romain. Libre à eux de jouer les requins de l'immobilier, mais je m'inquiétais du sort des bêtes, je questionnai ceux qui étaient sous la menace d'une expulsion. A les entendre, on pouvait leur apporter de quoi manger.

J'allai donc négocier avec un fabricant d'aliments pour animaux de compagnie et j'appris que les articles défectueux étaient distribués à l'extérieur, principalement à des laboratoires

universitaires pour leurs cobayes. Serait-il possible d'en recevoir quelques-uns ? On me l'accorda fort volontiers. A un ami vétérinaire, ancien camarade de classe, je demandai de stériliser les femelles. Après quoi, pour parler avec les responsables de la ville. Vous entendez rénover, très bien, mais un nombre non négligeable de gens ne sont pas encore décidés à vider les lieux, leur fis-je remarquer, avant de demander qu'on laisse telle quelle au moins une de ces vieilles maisons, pour les chats, jusqu'à ce que la ville ait acquis l'ensemble des logements. De fait, allez savoir pourquoi, il se trouvait encore debout un pavillon relativement grand, tout seul au milieu de ce qui était à présent un vaste terrain vague, des chats y avaient élu domicile et les anciens habitants leur apportaient de la nourriture. Aucune action à plus long terme n'était envisagée.

Tandis que l'opération stérilisation se déroulait avec le concours de deux collègues vétérinaires, nous alimentâmes donc les chats avec des croquettes de préférence aux boîtes, ce pour des raisons pratiques. Pour le reste, si nous ne pûmes obtenir la création d'une réserve féline dans le style Forum romain, la maison en question resta intouchée les deux années qui suivirent. Quand des fuites sérieuses se déclarèrent pour cause de toit branlant, quelqu'un y étendit une bâche et s'installa dans la maison, tenant compagnie à quelques centaines de chats. Pour ceux qui se

retrouvaient maintenant dispersés aux quatre vents et logeaient là-haut dans les tours, il était malaisé de garder les relations qu'ils avaient auparavant. Malgré tout, grâce à ces chats laissés derrière eux, je sentais que les anciens voisins entretenaient leurs liens d'antan. Voici quatre ans, cette demeure des chats a disparu du jour au lendemain. Démolie par la municipalité. Plus de chats sur l'espace laissé vierge au-delà des palissades, aucun non plus aux environs des habitations où l'on continuait à faire de la résistance. Je connaissais la nouvelle adresse de ceux qui nourrissaient les bêtes, mais je n'ai pas eu le cœur d'aller leur rendre visite, je me suis surpris alors à évoquer la comédie musicale *Cats*. Et j'ai eu la vision chimérique de ces bêtes parties d'un même élan, je ne sais où, fonder une *Cats Commune*.

Le chaton abandonné

3 septembre, fin de journée : je cheminai avec Zizi au bord de la Kandagawa. L'été avait-il été trop chaud, lâchées non sans une certaine dose d'ostentation par les employés de la mairie d'arrondissement pour témoigner que l'eau avait été consciencieusement dépolluée, les carpes avaient un air dolent. Non, ce n'était pas la chaleur, mais probablement les pluies insuffisantes, encore que le niveau de l'eau ne se distinguait pas de celui que la rivière atteint en saison des pluies. Cette année, la chaleur a bon dos, elle est la source de tous nos maux, même s'il est vrai que la foire burlesque qui se joue entre nos politiques du quartier des ministères ne s'explique pas autrement.

Zizi a plongé le cou dans un buisson où, du fait du manque d'eau en contrebas, les feuilles sèches dominaient. Quinze jours plus tôt, elle s'était retirée de ces mêmes fourrés avec un chaton dans la gueule. Elle avait eu pour lui la délicatesse d'une mère, même si, d'en face, on

devait croire voir un monstre dans ce husky sibérien de quatre ans, vingt-huit kilos, qui le soulevait entre ses interminables mandibules crocodyliennes.

A peine Zizi l'avait-elle relâché que le chaton avait bondi et pris la fuite, ne me laissant voir qu'un pelage noirâtre.

Comme elle avait de nouveau ce comportement, je me suis penché sur le buisson et j'ai perçu alors le bruit de gorge menaçant si typique des félidés. J'ai rappelé Zizi. Peu après, comme s'il la suivait inconsciemment, est apparu un petit chat brunâtre et famélique, chancelant sur ses pattes en fil de fer. Sans paraître voir ni l'énorme chienne ni l'homme qui se trouvaient devant lui, il a poursuivi sa marche trébuchante sur l'allée piétonnière, en direction de l'aval.

Non qu'il fût un nouveau-né, simplement, pattes et poitrine étaient décharnées, et la tête minuscule. Sans y penser, j'ai fait passer la laisse dans ma main droite et soulevé la petite créature. Elle n'avait pas la force de résister. Mais chaque fois qu'elle voyait Zizi, elle crachait après elle.

La chaleur avait été forte durant la journée, le chaton devait fuir les rayons du soleil en se terrant dans ce fourré. Mais il n'y avait pas d'eau à proximité. Les bassins artificiels aménagés de loin en loin, au long de la promenade, étaient asséchés depuis belle lurette. L'endroit n'était pas non plus approprié pour obtenir à manger d'un

passant, ou pour trouver des détritits dans lesquels fouiller pour dégoter sa pitance.

J'ai repris ma marche avec le chat contre ma poitrine, en me demandant où je pourrais trouver un endroit salubre pour un chaton abandonné, mais c'était perdre mon temps. Du moins ai-je réalisé que le déposer à la vue des humains équivalait à l'exposer à la merci des corbeaux, nombreux aux alentours. Je ne déteste pas spécialement la gent ailée couleur de jais, mais il m'est déjà arrivé de voir un chaton assailli par quelques-uns de ces gros becs et le spectacle n'était pas beau à voir. Plutôt que d'être réduit à un pareil état, le mieux pour lui était encore de finir dans la rivière.

Nous étions sur notre itinéraire de promenade habituel, aussi beaucoup de ceux qui connaissaient Zizi lui adressaient la parole. Ce faisant, ils s'apercevaient de la présence du chat que je portais dans mes bras. « Hé, il est bien maigre, dites-moi. » « Qu'est-ce qui t'arrive, minou ? » Je sentais qu'on s'inquiétait pour sa santé. J'ai eu aussi droit à une observation concernant mon initiative, jugée superflue.

Ma femme étant en voyage, je me suis dit que j'allais l'héberger pour la nuit et lui donner à manger tout son soûl. Nous avions déjà cinq himalayens. J'imaginai qu'il ne serait probablement pas possible d'accepter un nouveau protégé. D'une humeur massacrate, Zizi, excitée par la

présence du chat, grondait et ne cessait de tirer sur sa laisse pour se ruer sur lui.

Une fois rentré, j'ai emmené le chaton dans le couloir menant à mon bureau, face au jardin, et je lui ai apporté les restes de repas des himalayens : riz mêlé de miettes de saumon, *kamaboko* au surimi et nourriture pour chats. Dédaignant cette dernière, il n'a pas tardé à faire place nette de tout le reste – peut-être bien la part de deux chats adultes – avant de se pelotonner sur lui-même. Je lui ai servi de l'eau, du lait, et j'ai sorti du débarras un carton vide où j'ai répandu du gravier de litière et je l'ai déposé près de lui.

Je n'aurais su dire le nombre de jours qu'il avait, ce tigré roux. A en juger par son ossature, je lui donnais six semaines. J'avais beau repasser devant mes yeux les premiers mois de nos himalayens, je lui voyais un poil d'une opulence très différente. Les oreilles étaient singulièrement grandes, l'œil droit présentait un peu de chassie, sa queue faisait un croc, ses moustaches étaient très courtes.

Notre fille aînée est rentrée. Je lui ai expliqué la situation puis proclamé que je me faisais fort de m'occuper de lui jusqu'à ce qu'il ait assez de forces pour vivre seul. Un ton que je n'aurais jamais eu devant ma douce moitié. Le temps de marmonner un début d'explication, j'aurais encaissé cette verte réplique : « Tu veux l'adopter, oui ou non ? »

Ma fille a appelé sans tarder sa mère à l'hôtel. Le verdict qui est tombé, m'a-t-elle raconté, était : « Pas question d'un chat de gouttière ! » Puis, en réponse à son plaidoyer : « Mais il est si maigre ! – Eh bien, gardez-le. Je rentre tout de suite, de toute façon. » Pour soigner la chassie, une visite au vétérinaire s'imposait, et qu'on le fasse vacciner, au besoin ! Suivait une série de consignes débitées tambour battant : lui mettre un collier spécial antipuces, ne pas oublier que c'était un chaton et donc qu'il lui fallait une nourriture pour bébé, et surtout pas les rogatons des himalayens ! Dans la même soirée, coup de fil de ma femme : « C'est un mâle ? Une femelle ? – Je n'en sais rien. – Vérifie. »

J'ai examiné la petite bête sous toutes les coutures, mais comment aurais-je su distinguer un matou d'une femelle ? La preuve, croyant dur comme fer qu'un des himalayens était de sexe féminin, je l'avais appelé Clara, pour apprendre après coup qu'il y avait eu méprise, si bien qu'on l'avait rebaptisé dans l'urgence Kurata.

Après examen, ma fille a conclu aussitôt que c'était un mâle, et d'ajouter, à mon intention : « J'en connais un qui a une presbytie avancée. » Selon elle, les poils étaient assez courts, elle avait trouvé sans mal. Cela ne me faisait ni chaud ni froid, encore que, à la réflexion... Hormis nos deux matous himalayens en déficit de virilité pour avoir été élevés comme des filles, tous les

autres étaient des chattes, et ce nouveau venu me redonnait de l'assurance au sein de cette maisonnée à majorité féminine. « Puisque c'est un mâle, a décrété ma femme à son retour, appelons-le Charly, ça lui ira très bien. »

Charly a donc rejoint la colonie des cinq himalayens et du chien crocodilien dans le jardin ; il vit maintenant à mes côtés, fort virilement, même si l'aspect de grande maigreur qu'il présente a du mal à s'effacer.

Un demi-siècle et plus après avoir fini l'école primaire, j'ai ressorti mes crayons et j'en ai fait un dessin.

Charly pète le feu

Notre nouveau protégé Charly a maintenant pris digne figure de jeune matou et gambade par toute la maison. Des cinq himalayens indigènes, deux, qu'on peut qualifier de gros gabarits, gardent leur air méfiant et leurs distances, mais les autres l'acceptent parfois dans leurs ébats. On me dira que c'est un effet de mon imagination, mais si Charly se montre indifférent à ma présence, les trois autres, eux, me semblent détourner délibérément le regard, s'irritent même si, par exemple, je leur frotte le crâne pour les remercier d'avoir bien voulu jouer avec lui. Je me rends compte que la gent féline a sa sensibilité propre. Dans le cas présent, je ne saurais dire : susceptibilité ou bien honte de s'être oubliés à batifoler avec un mouflet ?

Il existe une herbe, la sétaire verte, que nous appelons communément *hochet-des-chats*. J'avais cueilli quelques brins de cette herbe banale qui fleurit à la fin de l'été, et je jouais en féline compagnie lorsque je me suis avisé d'une chose : ce n'est

pas tant à la fine houppe qui la termine et qu'on agite que les chats s'intéressent, mais à ses feuilles, qu'ils dévorent. Et pas seulement un tout petit comme Charly, d'ailleurs, les vieux à la silhouette de bisons aussi se sont mis à donner de petits coups de patte discrets aux deux brins laissés sur le tatami, avant d'engloutir proprement les feuilles.

On m'avait donné la raison qui fait que chats et chiens ingèrent des brins d'herbe. Or, j'ai deviné à ce moment que les hochets-des-chats ne leur servent pas uniquement à folâtrer et, n'ayons pas peur des mots, j'ai été pris d'enthousiasme devant les lois de la nature. Va pour les lois de dame Nature, en attendant, notre chaton fait preuve d'une vitalité débordante, les cloisons à *shôji* en sont témoins, elles n'offrent plus la moindre surface de papier à déchirer. En somme, celui qui dort ici se réveille avec le sentiment d'être n'importe où sauf chez lui et va de surprise en surprise comme s'il se trouvait dans un temple désaffecté perdu au fond des bois. Déchirer, ai-je dit, le mot est faible puisque ne subsiste plus que le petit-bois des croisillons, auquel est suspendu mon Charly, tel un trapéziste, regard tombant sur moi, pour sauter au bas de son perchoir et s'approcher dès qu'il me voit les yeux écarquillés. Il m'arrive d'avoir la gueule de bois. Lorsque mon regard brouillé se pose sur ses yeux en billes de loto et ses grandes oreilles, la seule idée qui émerge dans

mon esprit est qu'il est magnifique – suffisance de ma part, née du fait que c'est moi qui l'ai recueilli ? Je jurerais qu'il n'est pas deux êtres au monde capables de susciter autant d'empathie. Dans l'ensemble, j'aime ce qui vit dans mon univers quotidien ; je ne dis pas qu'un cafard surgissant à l'improviste sous mon nez ne me fait pas sursauter, mais à le considérer, tapi dans son coin de cuisine, avec son air recueilli, je suis incapable de sympathie envers l'inventeur de ces pièges à cafards gluants (encore que j'aie ouï dire qu'il aurait montré de sérieux remords par la suite), comme envers ceux qui les utilisent sans état d'âme. J'aimerais qu'ils me disent le mal que leur ont fait ces petites bêtes ! Je ne vais pas jusqu'à considérer comme des frères l'ensemble des êtres de la création animale mais j'ai de l'affection pour eux. Les humains, c'est autre chose. Je ne les range pas dans la même catégorie. Quiconque regarde les yeux d'une vache, d'un cheval, d'un lapin, d'une souris, ne peut rester indifférent. Pour ma part, c'est particulièrement le cas pour le chat, je ne peux m'empêcher de penser : « Qu'as-tu dans la tête, dis-moi ? » – mais sans doute l'âge y est-il pour quelque chose. De sa branche de treillis, mon trapéziste m'observe ; au regard que je lui renvoie, il disparaît de l'autre côté avec une sorte de souffle de mépris. Autre source d'émerveillement, et c'était déjà le cas pour mes autres chats : le temps que Charly passe à la

fenêtre à regarder fixement au-dehors, sans se lasser. Autrefois, une flopée d'oiseaux venaient dans notre jardin et les premiers chats que nous avons eus suivaient avec des yeux attentifs leurs évolutions, si bien que j'avais conclu, un peu hâtivement, à un vestige de nature sauvage, mais aujourd'hui, presque aucun ne se pose. Cela n'empêche nullement Charly de garder les yeux rivés sur le jardin, au point que je me sens gagné d'émotion devant sa silhouette splendide que je vois de dos.

On peut dire la même chose de chaque être humain, il nous est impossible de connaître notre manière de dormir, le comportement qui est le nôtre dans les bras de Morphée. A plus forte raison s'agissant des chats, rien n'indique à quoi ils pensent. Dans la nuit, Charly, qui d'ordinaire m'approche peu, s'est faufilé quelque part sous la couette où, par je ne sais quel mouvement de ma part, il s'est retrouvé écrasé sous mon poids. Il pousse alors un *ffhmiaô*, qui n'est ni le *hhiââ* ni le *ffssh* habituels, pour manifester sa colère sans toutefois me griffer. J'émerge, sens tout contre moi une étrange présence. L'homme et l'animal se font face dans la lumière de la lampe de chevet. Lui ne paraît pas se soucier d'avoir subi un traitement injustifiable, il est en train de lécher sa queue qu'il a naturellement crochue. Quant à moi, sans bien savoir pourquoi, je me sens coupable. Ainsi avance la nuit automnale du vieillard et du chat.

Quand j'ai sous les yeux mes chats endormis

Ce chat trouvé de Charly ne fait pas exception, depuis quelque temps il laisse éclater sa personnalité, et bien que définir la nature d'un chat soit chose malaisée, il s'avère bougrement batailleur comparé à ses semblables.

Sur le plan physique, je dirais qu'il fait le cinquième de Midori, la plus grosse des cinq himalayens qui l'ont précédé sous ce toit, mais il n'hésite pas du tout à lui faire du rentre-dedans ; face à Neige, qui fait au moins le double de son poids, il fonce tête baissée et, s'il se fait tanner le cuir par Midori, il s'impose à celui-ci par immobilisation, enfin, quoi qu'il en soit, cela ne dégénère jamais, aucun adversaire n'en sort jamais blessé.

Depuis que le temps s'est rafraîchi, la compagnie se rassemble dans mon bureau. Traduction : la cuisine, séjour des femmes, est équipée de la climatisation.

L'été, les fruits de la technique moderne nous procurent une agréable fraîcheur, nous jouissons des bienfaits de la saison. Je ne dispose pas de

cette technologie : à la saison chaude, je laisse tout ouvert, pour l'hiver, j'ai un brasero de belles dimensions et son charbon de bois m'entretient dans une douce chaleur.

Nos protégés, pour ne parler que de l'hiver, semblent préférer ce bon vieux mode de chauffage national, ils viennent prendre leurs quartiers tout autour.

D'autre part, mon bureau est bien aéré, ce qui veut dire ensoleillé, orienté au sud, et le soleil hivernal étant plus bas, c'est autant de ses rayons qui y pénètrent. Dans la journée, les six compères chats dorment affalés sur la galerie extérieure, chacun a sa pose, il n'y en a pas deux pareilles, et quand tombe le soir, ils se retrouvent blottis autour du brasero de paulownia.

Avec une curiosité que je ne vois pas à quoi attribuer sinon à son tout jeune âge, Charly a les yeux rivés sur les charbons ardents, attitude qu'il a également devant la baignoire. D'un point de vue d'homme, on estimera que c'est un jeu dangereux au plus haut point. Mais on peut toujours tirer une leçon d'une brûlure, et si je prends bien garde de fermer chaque fois la porte de la salle de bains, je ne fais rien pour la braise.

Nos deux chats qui vivent dehors, eux aussi, comme la journée est belle, sont abandonnés, toutes pattes en l'air, sur la marche de la porte de derrière.

A part ces deux-là, un autre qui ne s'entend pas avec notre Zizi est Charly, dont une porte vitrée le

sépare, et l'année passe en ce que j'appellerai des querelles, le plus excité n'étant pas celui qu'on pense. Elle qui ne montre aucun intérêt pour les autres chats réagit au quart de tour devant Charly vers lequel elle gronde de sa voix bien à elle, et j'ai beau lui répéter de ne pas s'occuper de ce bout de chou, je perds ma salive.

Chez cette femelle de Zizi, il arrive que les choses deviennent sérieuses, ainsi lorsqu'arrive la saison des amours et que les prétendants sont de sortie, il faut voir la rage et l'énergie qu'elle déploie, c'en est au point que moi à qui il revient de ramener le calme, je n'en mène pas large. Bref, on comprend qu'elle n'est nullement disposée à la bagatelle. Hormis ces moments, on ne lui voit pas cette vigueur, elle a un petit air timide.

J'ai attaché Zizi et je suis allé chercher non un collier mais une laisse munie de ce que mes femmes appellent un « soutien-gorge », afin de promener Charly dans le jardin.

Il ne cessait de regarder par la fenêtre. La pelouse n'est pas bien grande, certes, mais il doit avoir envie de faire quelques pas dehors, me suis-je dit dans un élan d'affection quasi paternelle, mais à peine l'avais-je emmailloté qu'il s'est écarté d'un bond, et il refuse d'approcher. On dit que les chats ne quittent pas leur foyer. Le temps est venu de lui laisser sa liberté, il reviendra, je le sais, mais dehors, les voitures sont un tel danger...

Ne conduisant pas moi-même, je sais peu de chose de la témérité des conducteurs du beau sexe, mais en tant que piéton, il m'arrive d'avoir une peur bleue quand je marche dans la rue, et c'est chaque fois par la faute d'un véhicule conduit par une femme, je n'épiloguerai pas là-dessus, mais pour le moment je refuse de laisser Charly sortir de chez nous. Je ne suis pas qualifié pour parler vitesse, mais il faut voir l'inconscience avec laquelle ces dames tournent aux carrefours ou comment elles s'éloignent sur les chapeaux de roues en prenant les poubelles pour des quilles de bowling ; j'ai même de mes yeux vu un pigeon se faire aplatis et l'écraseuse poursuivre sa route.

Je vois que je me suis laissé entraîner un peu loin des chats, mais il faut bien dire que les êtres humains sont cruels. Comment se fait-il que des gens qui élèvent un ou des animaux chez eux – expression en soi déjà contestable, qui donc « vivent avec eux » – ne cessent de se quereller comme on le voit si souvent ? Entre nations, on parle de guerre, entre confessions, tribus, cultures, c'est la jalousie, c'est l'envie, c'est la rancœur, et moi qui contemple mes chats plongés dans le sommeil autour du brasero, j'ai conscience d'être un peu primitif, car même si c'est moi qui assure leur bien-être, j'avoue qu'ils me font envie.

Autour de la maison vivent aussi des serpents, des crapauds qui grouillent sous les feuilles mortes, des tritons, en couples réguliers ceux-là, il

y en a même trois, s'il vous plaît, et je ne compte ni les souris ni les cafards.

Les souris sont les messagères du dieu de la fertilité Daikoku. Laissons de côté les périodes passées où la peste sévissait, faisons abstraction de celles où elles mangeaient le riz durement entreposé dans les greniers, et interrogeons-nous. Quel mal y a-t-il à ce qu'elles vivent sous le même toit que nous ? Et les cafards, quel mal font-ils ? Ils sont simplement la preuve vivante de la malpropreté des hommes, ce sont d'innocents insectes.

Il se peut qu'en face, on se dise que sans les humains on ne pourrait pas vivre, mais pour ce qui nous concerne nous autres humains, je suis d'avis qu'il vaut mieux vivre en compagnie des souris, des cafards, des mouches, des moustiques, des puces, des poux et autres acariens. Je sais bien que le typhus exanthématique que nous avons connu à la sortie de la guerre était transmis par les poux ; j'ai aussi entendu dire que les tiques sont une des causes de l'atopie. Mais le typhus exanthématique, autrement dit, la prolifération brutale des poux, a sa source dans la guerre ; l'atopie, elle, est signe que le corps humain actuel manque de résistance. Une alimentation saine doit y remédier. Même chose pour les parasites. Pour quelle raison l'homme est-il le seul à rouler des mécaniques en se prétendant roi de la Création ? Je vis dans une maison dévastée par un

chien et des chats. Eh bien, je crois que c'est encore du luxe. Elle est envahie de puces, sans parler des poux. Pour autant, personne ici n'est malade.

Bêtes et hommes face à la mort

Devant la gare proche se trouve un périmètre sur lequel ont été bâtis des pavillons témoins. C'est un véritable dédale que je n'ai jamais vraiment visité dans le détail, mais si je compare le standing de ces constructions avec celui d'avant-guerre, je me dis qu'on a là de magnifiques résidences. Durant les cinquante années qui ont suivi la fin de la guerre, d'un côté on exaltait les vertus de la puissance riche de sa monnaie forte, on chantait sa prospérité, de l'autre on ne cessait de critiquer les conditions de logement dans les grandes villes, et pourtant, dans mon souvenir, la surface par maison était plus petite avant les bombardements. Malgré tout, est-ce parce que les intérieurs étaient moins encombrés de meubles ou les relations humaines plus bienveillantes, il était alors loisible de garder pour la nuit quelqu'un qui avait trop bu, ou, pour plus longtemps, d'entretenir un pique-assiette.

Parmi ces maisons témoins ont élu domicile une bonne dizaine de chats. Les lieux semblent

peu fréquentés mais la proximité de la gare fait que devant l'entrée défile une foule de passants, il y a en outre des commerces alentour, si bien que nos félidés ont pris l'habitude de s'y réunir en une bande bonhomme, dans l'attente d'un geste charitable des humains de passage. A la mi-journée, les ouvriers employés aux travaux de voirie leur donnent les restes de leur bentô bien chaud, des lycéennes un peu de leurs petits pains au lait, un homme en qui on devine un chômeur sortant d'un *pachinko* verse du lait dans un récipient à eau disposé là. Cinq ou six jeunes aux allures si peu conformistes qu'en les voyant on est tenté instinctivement de faire un détour, ont baptisé chacun d'eux et les appellent, un amuse-gueule tendu vers eux pour qu'ils le mangent.

Parmi eux, joliment replets, deux ou trois sont des bêtes de race, probablement passent-ils aussi la nuit à l'abri de l'avant-toit d'un pavillon.

Depuis que j'ai recueilli Charly, je m'inquiète et suis des yeux tous les chats que j'aperçois dans la rue, quoique je ne puisse me permettre plus de fidélité à l'esprit de la protection animale. Celui-là porte-t-il un collier, je m'en félicite, à tel étonnant gaillard de matou effronté j'adresse des encouragements à continuer de vivre avec une telle vigueur, tel autre, avancé en âge, que je surprends chaque fois en train de faire le lézard au même endroit, a le don de m'évoquer ce qui me guette moi-même dans un avenir pas si lointain, et ainsi

de suite avec les dizaines de chats que je rencontre sur mon territoire de promenade. Si, a priori, je ne découvre pas de cadavre d'animal dans la rue, il m'est tout de même arrivé, au début du printemps, de tomber sur un crapaud aplati par la roue d'un véhicule, sur un moineau qu'une giboulée avait vraisemblablement projeté au sol ; à l'été 1994, ce fut un pigeon sans doute victime de la canicule, les carpes de la Kandagawa n'étaient pas épargnées non plus, plusieurs gisaient sur le flanc dans les hauts-fonds, singulièrement boursoufflés.

Les rues du quartier suivent le tracé d'anciens petits chemins entre les rizières, elles sont étroites et sinueuses, si bien que les voitures ne peuvent rouler vite. Il est probable que c'est pour cela que rien de tragique ne se produit, alors que les chats sont nombreux à traverser sans regarder à droite et à gauche. A ce propos, Anju, la compagne du premier de mes chats, Dada, a été renversée devant chez nous mais ne présentait aucune lésion externe.

A en croire Mme Minako Iijima, la patronne de la librairie Nôrakudô à Ginza, qui continue depuis des années à nourrir les chats de gouttière du quartier, le cadre de vie de ces derniers est effectivement rigoureux et ils vivent moins longtemps que leurs congénères de maison. Je me pose toutefois la question : eux aussi se dissimulent-ils à l'heure de mourir ?

Le genre humain se serait-il du jour au lendemain éveillé à l'idée de la mort, aurait-il commencé à en prendre conscience ? Un coup d'œil dans les rayonnages des librairies et l'on découvre une innombrable quantité d'ouvrages consacrés à ce thème. Les améliorations apportées à notre milieu de vie font que les plus faibles ne meurent plus, la réduction de la cellule familiale fait qu'on a moins l'occasion d'assister au décès d'un proche, qui dit « mort », de nos jours, dit d'abord mort par accident. Pour autant, l'homme est promis à cette fin, un jour ou l'autre. Quand on a mon âge, on a été témoin de la mort sous toutes ses formes, on ne s'affecte plus à l'idée de ce qui va arriver, mais ceux de la génération du premier baby-boom de l'après-guerre, les quinquagénaires d'aujourd'hui, de cette société marquée du signe de la longévité, se sont mis brusquement à se préoccuper de leur propre fin et à chercher des remèdes.

Lorsqu'on a des animaux près de soi, la mort devient un événement naturel, il n'est pas besoin d'être un grand sage pour comprendre qu'il ne s'agit que de retourner d'où l'on vient. Pour peu que, durant la prime enfance, on ait vu vivre puis mourir un animal aimé, le terrain est déjà cultivé en nous pour envisager la mort en face, bien mieux que par la lecture de cent, de mille « La mort, mode d'emploi ».

Dès qu'elles se sentent mal, les bêtes – mais je ne connais que les chiens, les chats, les petits ducs

et les poissons – recherchent un coin où se dérober aux regards et attendent là, immobiles, sans manger. Quand la fin se présente, elles trépassent d'une manière aussi paisible que si elles s'endormaient. Les affres de la mort leur sont inconnues. Notre colley Dada, un beau jour, à l'âge de quatorze ans, est tombé dans un état de somnolence, puis, après un fort grondement, ses pattes se sont agitées deux ou trois fois, avec violence, on l'aurait cru filant à travers le désert, et il a rendu son dernier souffle. C'est le seul de nos compagnons qui ait remué au moment de mourir. Comme Oscar, notre bouledogue, souffrait d'un épanchement de liquide abdominal, nous lui avons fait faire une ponction, après quoi il est mort paisiblement. Pour les autres, nous n'avons jamais fait appel au vétérinaire lorsque nous avons compris qu'ils étaient sur le point de mourir.

Chacun d'entre nous étant libre de frayer avec les bêtes de la façon qu'il veut, je ne voudrais pas crier au scandale, mais j'observe qu'au jour d'aujourd'hui on fait opérer son chat malade, injecter des antibiotiques à son chien, administrer des calmants à son animal irrité.

Auparavant, l'homme lui-même quittait ce bas monde sans violenter la nature, ni ne se révoltait contre son sort. A mon avis, en ces temps-là, lui aussi s'éteignait sans connaître véritablement les tourments des derniers instants. Je ne suis pas

contre le fait que, de nos jours, les avancées de la science permettent de soigner les maladies difficilement curables, que les morts prématurées soient moins nombreuses, pour le plus grand bonheur des parents, je n'en doute pas. Passe encore pour le genre humain, mais pour ce qui touche à nos amies les bêtes de compagnie, je suis d'avis que nous devrions nous borner à prévenir les contagions, éliminer les parasites externes et internes, et nous en remettre aux facultés de guérison naturelles dont elles sont pourvues.

A en juger par la manière dont les animaux meurent, j'ai le sentiment que la différence entre les hommes et les bêtes réside dans leur relation à la mort plutôt que dans le fait que les premiers disposent de la parole et des outils, et s'entre-tuent de façon absurde.